

Sur le terrain de l'émotion : déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique

Anne Volvey



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdg/541>

DOI : 10.4000/cdg.541

ISSN : 2107-7266

Éditeur

UMR 245 - CESSMA

Référence électronique

Anne Volvey, « Sur le terrain de l'émotion : déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique », *Carnets de géographes* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/541> ; DOI : 10.4000/cdg.541



La revue *Carnets de géographes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

SUR LE TERRAIN DE L'EMOTION :
Déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique

ANNE VOLVEY

Professeure de géographie à l'Université d'Artois
EA 2468, Discontinuités
anne.volvey@ens-lyon.org

Résumé

Ce texte interroge la part esthétique de la création géographique et présente des corpus et des outils théoriques et conceptuels pour travailler cette question d'épistémologie disciplinaire. Dans une première partie, il s'attache à une généalogie de l'évolution de la prise en compte du phénomène de l'émotion dans la recherche – de problème en fait significatif, puis en moyen de la connaissance géographique – à travers les réflexions conduites, notamment par la géographie féministe et qualitative anglophone, sur la méthodologie disciplinaire du terrain. Sur ce fondement, il présente les trois régimes esthétiques de savoir spatial attachés aux standards méthodologiques successivement adoptés par la discipline – régimes scopique du terrain masculiniste, linguistique et haptique du terrain féministe et qualitatif. Dans une seconde partie critique, en revenant sur le modèle du *care* privilégié par les géographies féministes et qualitatives pour reconstruire la politique de la méthode sur des bases relationnelles (ou intersubjectives), il traite des limites politiques rencontrées par ces géographies pour fonder pleinement un autre régime de scientificité disciplinaire à partir de l'émotion. *A contrario*, il montre comment la psychanalyse du *care* (ou psychanalyse transitionnelle) prise au sérieux, non seulement pour ses trouvailles méthodologiques et conceptuelles mais pour sa théorie relationnelle de l'identité-subjective, peut devenir l'outil d'élaboration d'une épistémologie qualitative basée sur l'émotion.

Mots-clés : émotion, géographie féministe, pratiques de (terrain, dessin), régime esthétique de savoir, savoir spatial.

Abstract

This paper investigates the aesthetic dimension of the geographical creation. It introduces both a corpus and a series of tools (conceptual and theoretical) that may serve in the development of a broader epistemological perspective of the discipline. In the first part, the aim is to contribute to a genealogy of the diverse ways in which the emotional phenomena involved in the research process has been accounted for in geography — from a problem to a

significant fact, and, ultimately, to a medium in the production of geographical knowledge. This contribution is based on a study of several positions developed on fieldwork methodology, especially in feminist and qualitative geographies. On this basis, the paper then introduces three different aesthetic regimes of spatial knowledge in relation to the different methodological standards successively promoted within the discipline: the scopic regime of masculinist fieldwork, the linguistic and haptic regimes of feminist and qualitative fieldwork. The second part of the paper critically examines the recourse to a model of care by feminist and qualitative geographers in their effort to base the disciplinary methodology on relationality. It interrogates the political limits that have been met by such approaches in their attempts to fully found an alternative mode of scientificity for the discipline on emotion. Conversely, the paper demonstrates how, if taken seriously not only for its methodological and conceptual coinages but also as a theory of subjective-identity, the psychoanalysis of care (or a so called transitional psychoanalysis) helps to support the development of a qualitative epistemology entirely based on emotion.

Keywords: *emotion, feminist geography, practices of (fieldwork, drawing), aesthetics régime of knowledge, spatial knowledge*

Introduction

La reconnaissance contemporaine d'un phénomène affectif, l'émotion¹, comme manière de se rapporter à l'espace et aux autres situés, comme dimension du contenu de l'expérience relationnelle de sujets engagés dans des pratiques à dimension spatiale, comme opérateur de situations et d'agencements spatiaux, est le fait d'abord des géographies qualitatives² anglophones – notamment du courant féministe émotionnel³ (Anderson et Smith, 2001 ; Davidson et Milligan, 2004 ; Davidson *et al.*, 2005), du courant non-représentationnel (Thrift, 2007) et des *creative geographies* (par ex., McCormack, 2008). Dans le prolongement de la géographie phénoménologique des années 1960, mais avec l'addition critique d'une dimension identitaire qui est propre au constructivisme post-moderne⁴, la géographie émotionnelle permet d'identifier et de qualifier un champ factuel pour la discipline – la dimension émotionnelle (de la construction) des *geographical knowledge* ou des *lifeworlds*, et notamment des *situated geographical knowledge* – et, partant, de définir un nouvel objet d'étude en géographie. Elle omet cependant d'intégrer pleinement à sa réflexion le principe méthodologique qui se trouve à l'origine de cette reconnaissance et qui s'en est fait le moyen – soit, le renouveau qualitatif de la pratique de terrain sur le modèle du *care* en psychanalyse –, et de prendre en charge le point d'aboutissement épistémologique de son développement – soit, la question des régimes esthétiques du savoir spatial. Ce faisant, à mon sens, elle peine à fonder pleinement l'« *emotional turn* » qu'elle invoque (Davidson *et al.*, 2005).

En effet, si l'émotion est un phénomène mental de type affectif aujourd'hui enquêté et factuelisé par ce courant de la géographie, c'est notamment par le biais de méthodologies non seulement qualitatives, mais spécifiquement relationnelles (*i.e.* intersubjectives), qui ont été faites chevilles ouvrières d'un programme politique pour la discipline (*politics of fieldwork*). Ainsi, l'émotion, notamment l'émotion de participation⁵, doit être considérée à la fois comme le moyen et le produit d'un ensemble de phénomènes attachés à la *relation* de recherche installée par un projet épistémique et réglée par un protocole scientifique, dont

¹ J'entends ici par émotion un état affectif occurrence, plus ou moins intense, doté de propriétés hédoniques, provoqué dans une situation donnée par un objet ou un événement extérieur qui en constitue l'objet : le sujet est touché/affecté à la première personne, par le monde/autrui avec lequel il est en relation dans cette situation (Deonna et Teroni, 2008). C'est un phénomène mental complexe, à la fois 1) une sensation : la perception interne des modifications du corps résultant de l'interaction avec l'environnement est l'indice de l'épisode émotif, 2) un phénomène conscient ou inconscient : l'émotion peut être ressentie, non ressentie, ressentie en décalé ou ressentie mais non ou mal conceptualisée, 3) un phénomène doxastique : dotée d'une double base cognitive (ressenti corporel et ressenti dirigé vers le monde/autrui), l'émotion est à la fois expérience de valeurs, de croyances ou de significations que l'événement/objet qui la provoque exemplifie, et primo-représentation de celles-ci, 4) une expression : l'émotion a une lisibilité corporelle jusque dans l'agir qu'elle provoque, 5) une représentation : l'émotion est non seulement exprimée, mais représentée par le sujet qui la ressent, dans de multiples modalités élaboratives (graphique, langagière et discursive, etc.).

² J'appelle ici géographie qualitative, les géographies dont l'épistémologie repose explicitement sur une réforme méthodologique (Delyser *et al.*, 2010), comme on a pu parler d'une géographie quantitative.

³ La première des *Emotional Geography Conferences* a eu lieu en 2002 à l'université de Lancaster (UK). Elles sont désormais organisées tous les deux ans – pour un récit des premières étapes voir Bondi (2005b).

⁴ L'ouvrage liminal de J. Davidson (2003), *Phobic geography : the phenomenology and spatiality of identity*, articule clairement ces deux termes.

⁵ Soit la fusion avec l'état émotionnel de l'autre avec le/laquel.le le sujet est en relation dans une situation donnée. Cette expérience subjective de l'autre par le truchement d'une résonance intersubjective établie par contagion, imitation ou simulation des émotions, est une des formes de l'empathie.

procède le savoir géographique (*i.e.* disciplinaire). La relationalité instaurée via des méthodologies de l'engagement (corporel et émotionnel) en modalité de la recherche contemporaine pose, en effet, la question du rôle épistémologique de l'émotion en géographie : c'est-à-dire comment par le biais d'une expérience qualitative, à la fois occurrence, ressentie en soi mais attachée à un objet ou événement extérieur vers lequel l'attention est dirigée, consciente ou inconsciente, non seulement le géographe appréhende le monde d'une manière phénoménologiquement saillante mais élabore cet état cognitif en un monde de significations et, au-delà, en objet disciplinaire ? La dimension relationnelle des méthodologies actuelles permet ainsi de revenir plus largement sur la part esthétique du savoir spatial qui est produit en celles-ci, ouvrant un champ de recherche en épistémologie de la géographie – que j'ai articulé en termes de *régime esthétique du savoir spatial*⁶ (Volvey, 2014a, 2014b). En tant que figure inversée de la raison, l'introduction de l'émotion en géographie, et cela à différents niveaux (factuel, méthodologique, épistémologique), interroge désormais la part esthétique de la création géographique, jusqu'à faire pendant à l'interrogation contemporaine des arts actuels sur leur part épistémologique.

C'est cette généalogie épistémologique et ses limites que ce texte se propose de reprendre et d'élaborer, en revenant d'une part, sur le modèle du *care* en psychanalyse privilégié par les géographies féministes et qualitatives pour reconstruire la politique (*politics*) de la méthode sur des bases relationnelles, à travers les corps et les émotions. Et d'autre part, sur la question de l'esthétique des savoirs scientifiques attachés aux différents standards méthodologiques successivement adoptés par la discipline. Le fait émotionnel est donc ici ressaisi sous la question plus vaste de l'esthétique et lié à la pratique scientifique par le truchement de la notion de *régime* (cf. note 6). Tandis que l'effort de pensée vise moins la participation à la constitution d'un champ factuel et à son élaboration théorique – la géographie émotionnelle –, que l'élaboration des conséquences épistémologiques des conditions méthodologiques de son établissement comme champ disciplinaire ainsi que, en perspective, l'énoncé des limites politico-épistémologiques d'un *emotional turn* conséquent. Ce texte en deux parties fonctionnera d'une part, sur une lecture critique d'un corpus de textes issus de la géographie féministe, émotionnelle et/ou qualitative, pour faire surgir le problème des fondements et des prolongements de la question émotionnelle en géographie en une question d'épistémologie disciplinaire. Puis, il proposera une relecture orientée des textes clés de la psychanalyse transitionnelle⁷ pour venir soutenir l'élaboration d'un régime haptique de savoir spatial à côté des régimes scopique et linguistique déjà identifiés. A l'articulation de ces lectures, il mettra en évidence le problème politique de l'*emotional turn*

⁶ Le terme d'*esthétique* se réfère ici à l'exercice de la faculté d'éprouver, aux contenus de l'expérience subjective qu'elle fonde (les éprouvés moteurs, proprioceptifs, sensoriels, émotionnels d'un corps engagé dans des agir) et à l'attribution de significations aux objets/événements vers lesquels elle dirige son attention, et non pas à l'exercice de la sensibilité et de la faculté de juger, à l'attribution de qualités/valeurs du beau à des objets qu'elle fonde (le jugement de goût qui découle des émotions associées à la contemplation d'un objet d'art), qui constituent historiquement le champ factuel des disciplines de l'art. La notion de « régime esthétique » a été proposée par J. Rancière (2000) et déclinée diachroniquement en trois périodes successives (« régime éthique », « régime poétique » de la représentation/*mimesis*, « régime esthétique » du sensible). Elle permet d'articuler fortement la notion de pratique (comme manière de faire) à celle d'esthétique, mais aussi de penser (décrire et conceptualiser) au sein d'un même régime, notamment le « régime esthétique », des pratiques habituellement distinguées par leur projet (par exemple, sciences et arts).

⁷ Si les féministes font essentiellement référence à la théorie du *care* proposée par D. W. Winnicott, celle-ci a été prolongée, en France notamment, par le courant dit transitionnel auquel sont attachés d'autres noms d'auteur. C'est l'ensemble de ce corpus que je mobilise dans la seconde partie de ce texte.

autour d'une contradiction métathéorique portant sur la définition de l'identité-subjective que ce courant a placée au cœur de son projet pour la discipline.

Éléments pour une généalogie de la question esthétique dans la géographie contemporaine : du déni à l'usage de l'émotion

Dans le champ de la géographie anglophone, c'est M. Crang, qui, dans une série de trois articles publiés dans *Progress in human geography* entre 2002 et 2005, pose de manière indirecte la question de la dimension esthétique du savoir spatial et la place dans la perspective de la réforme méthodologique opérée par les géographies qualitatives sous l'impulsion des études féministes. Faisant la synthèse des méthodologies qualitatives contemporaines développées sur le principe relationnel de la co-construction de savoirs *situés*, il revient sur l'orthodoxie discursive et textuelle qui les gouverne avant d'envisager le développement d'autres esthétiques⁸ – esthétiques liées à des modalités de co-production de données dans des procédures d'enquête qui impliquent d'autres aptitudes/états cognitifs. Il appelle alors de ses vœux le développement d'une géographie centrée sur la question des *haptic knowledge* qui, à côté des modalités scopique – le savoir spatial développé, par la géographie classique, à partir de l'exercice du regard dans l'observation – et discursive – le savoir spatial développé, dans la géographie qualitative à partir de l'exercice de l'entretien qualitatif –, ferait sa place à l'haptique⁹, avec ses dimensions corporelles, perceptivo-sensitives et affectives, dans la production des savoirs spatiaux.

Moreover, the solid grounding of qualitative fieldwork in the engaged reality of people's lived experience seems coupled to a focus upon verbal methods that paradoxically means qualitative work tends to produce very wordy worlds. So, on the one hand there is a caution about visual methods, for fear of an objectifying realism, and, on the other, a focus upon discursive construction produces forms of knowledge that are densely textured, in every sense. In this report I have suggested that the response to this need not only be more writerly texts, but also to push further into the felt, touched and embodied constitution of knowledge. (Crang, 2003 : 501)

Bien que l'expression, *haptic knowledge*, soit issue d'un texte traitant de méthodologie, c'est bien dans la direction d'une documentation et d'un étayage théorique des *haptic knowledge* réduites aux sujets-enquêtés que cet appel se trouvera développé (Paterson, 2009 ; Dodge et Paterson, 2012). Ce développement concernera notamment le savoir spatial associé au toucher des personnes souffrantes physiquement ou psychiquement, âgées et/ou handicapées, etc. (cf. état de l'art dans Bondi, 2005b, et Paterson, 2009).

De fait, depuis le début des années 1990, dans les géographies post-modernistes et constructivistes anglophones, le terrain a été travaillé jusqu'à devenir la pierre angulaire de conversions épistémologiques : moyen de la dénonciation de la fiction réaliste-positiviste de la géographie classique et condition du renouveau « qualitatif » de la science géographique vers son « tournant interprétatif » et « réflexif ». Il a été instauré en cheville ouvrière d'une

⁸ Le terme lui-même est absent des textes de M. Crang.

⁹ De *hapsis*, qui signifie 'toucher' en Grec, l'haptique (ou hapticité) renvoie au sens du toucher associé au contact physique avec le monde des objets ou aux phénomènes intersubjectifs d'empathie (soit, la perception du monde subjectif d'autrui comme si on était cette personne). L'assimilation de la sensibilité tactile et de la sensibilité émotionnelle est liée à leur commune réflexivité : elles peuvent être toutes deux dirigées vers un objet extérieur puis réflexivement réorientées vers le sujet qui les ressent.

définition de la science – sa pratique, ses outils, ses objets – comme moyen pour conduire une stratégie identitaire au sein de rapports sociaux de pouvoir/domination – soit une *politics of fieldwork* (ou *of knowledge production*). Entre la mise en évidence du gouvernement du terrain par l'économie pulsionnelle de la *libido sciendi* dans la géographie de terrain classique dite « masculiniste » (et aussi hétérosexuelle et hétéro-normative) et la mise en œuvre d'une refonte du terrain autour d'un principe de relationalité installée par un *care* scientifique dans la géographie qualitative féministe, c'est bien l'attention portée aux dimensions corporelles et émotionnelles de la pratique qui est devenue essentielle à la dé/re-construction des régimes de production de savoir et de scientificité de la géographie (pour plus de détails sur ces questions, Volvey, 2014a). Cette attention a permis de mettre en relief le motif subjectif-identitaire qui règle le projet scientifique et sa conduite et, pour ce qui concerne la géographie masculiniste, le travail de l'inconscient (Volvey, 2012 ; Volvey *et al.*, 2012 ; Volvey et Calbérac, 2014).

Le déni d'émotion dans le régime scopique de la géographie classique

La condamnation féministe de la science classique s'appuie sur l'examen critique et la mise en rapport de la manière de faire du terrain, de la spatialité de celle-ci et de la définition identitaire du sujet-chercheur qui s'y engage, pour dénoncer la ruse objectiviste et universaliste de la géographie positiviste et empiriste. Une ruse qui fonctionne sur la fiction de la neutralisation des parts (corporelles et émotionnelles) réputées les plus subjectives du sujet-chercheur, afin de les maintenir dans un rapport d'extériorité avec les savoirs, et sur la fiction afférente de savoirs produits par/dans le seul exercice logique de la raison attachée à retrouver l'en-soi du réel et son ordre supposé. Cette ruse impose, en effet, une règle de neutralité, de transparence et d'universalité subjective (l'objectivité), un mouvement de séparation avec l'objet de la recherche (l'objectivation) réalisé par le truchement de procédures de distanciation (l'observation depuis un point haut aidée, par exemple, de la lecture de carte). L'ensemble forme un régime de savoir géographique que les féministes ont appelé « scopique » et dont elles/ils ont montré qu'il soutient en fait une stratégie inconsciente de confirmation ou de consolidation des identités-sociales masculine, hétérosexuelle et patriarcale du chercheur et, ce faisant, de la discipline. Un régime non seulement genré et sexuel, mais politique.

This marginalization of emotion has been part of a gender politics of research in which detachment, objectivity and rationality have been valued, and implicitly masculinized, while engagement, subjectivity, passion and desire have been devalued, and frequently feminized. (Anderson et Smith, 2001 : 7)

C'est cette « *god-trick*¹⁰ » que G. Rose (1993) déconstruit à l'aide de références explicites et explicitées à la psychanalyse lacanienne. Elle met en relief les émotions inconscientes contradictoires du géographe de terrain à l'occasion de sa « *performance of colonizing power relations* » (Sharp, 2005 : 306) – soit, les polarités hédoniques opposées du plaisir scopique et de l'angoisse de castration – et les associe à des performances corporelles réglées par le désir d'un objet que cette sexualisation assujettit – possession par l'arpentage, pénétration par le regard et contrôle par le recouvrement exhaustif d'un espace extérieur (*field* ou *land*) féminisé (mère, amante). Elle interprète alors l'abandon du terrain/objet par le géographe comme une manière inconsciente de neutraliser ses émotions après qu'elles

¹⁰ L'expression est fondée sur un jeu de mot : *trick* signifiant à la fois ruse et passe (relation sexuelle prostituée/client), et par extrapolation micheton.

lui ont révélé un monde de valeurs libidinales et de significations sexualisées, et le procès d'écriture comme une entreprise de sublimation – soit un procédé de déssexualisation et de symbolisation par déplacement de la pulsion sexuelle vers un but non sexuel via l'investissement d'objets socialement valorisés (voir aussi Nast et Kobayashi, 1996).

Cette interprétation féministe de la pratique méthodologique classique montre que le terrain constitue une situation qui permet au géographe d'ajuster monde et pensée à travers les dimensions cognitive de l'émotion et conative du désir, dans un projet à la finalité tant épistémique que subjective-identitaire. Dans cette optique, le paysage est clairement présenté comme la conversion en objet scientifique de données de terrain dont la production est facilitée par des manières de faire réglées par le désir et les états corpo-émotionnels qui leur sont associés, mais dont l'élaboration symbolique (ou la représentation) suppose le détachement même de leurs conditions de possibilité, puis leur déni. Par conséquent, la scopacité du régime ainsi défini permet de rendre compte à la fois des dimensions corpo-émotionnelles (esthétiques) et désirantes du terrain mises en évidence par l'interprétation féministe, et des stratégies de distanciation mises en œuvre dans l'observation même, par les acteurs de la géographie de terrain classique – autrement dit, le recentrage de la dimension esthétique sur le seul domaine perceptif, celui associé à un regard contrôlé et éventuellement appareillé, garant de ce que l'épistémologie réaliste empiriste nomme la « coupure observationnelle ».

L'émotion comme moyen de la parole dans le régime linguistique de la géographie féministe

De son côté, l'enquête de terrain féministe (*feminist methodology*) – soit, l'entretien en profondeur soutenu par la relation intersubjective – a été placée au fondement d'un « *feminist political project within the discipline* » (Sharp, 2005: 304) – soit, un projet d'encapacitation réciproque du sujet-chercheur et du sujet-enquêté, qui font entendre et représentent leurs voix dans des productions académiques. Le motif cognitif du terrain se trouve alors délibérément couplé, voire assujéti, au motif politique : la consolidation ou la construction identitaire individuelle et/ou collective (Nast, 1994). À la recherche d'une base théorique à cette redéfinition du terrain comme relationnel, c'est aux théories du *care* en psychanalyse et à la clinique transitionnelle qui en découle, que les auteur.e.s féministes vont faire appel¹¹ (par ex., Nast, 1994 ; Duncan, 1996 ; Bondi et *al.*, 2002). Elles/ils ont ainsi contribué à enraciner les méthodologies de terrain contemporaines dans des pratiques et des expériences qu'elles/ils rapportent explicitement aux relations des femmes, et en particulier des mères, à leur environnement (Nast, 1994). Ces auteur.e.s insistent sur les manières de faire attachées à ce modèle de terrain substitutif, manières conçues pour installer la « *supportive atmosphere* » (Duncan, 1996) ou le « *facilitating environment* » (Bingley, 2003) réputés caractériser la méthode relationnelle, non hiérarchique, qu'elles/ils préconisent. Elles/ils définissent alors le faire de terrain comme « *betweenness* » ou « *witness* », un faire *avec* par opposition au faire (*de*)dans de la géographie masculiniste, et décrivent le terrain en termes de « *space of betweenness* » ou « *place in-between* » (Duncan, 1996 ; Cupples, 2002 ; Avis, 2002).

¹¹ Le *care* dont il s'agit ici est, en effet, celui théorisé par la psychanalyse humaniste, notamment par D. W. Winnicott (2005 [1971]) et C. Rogers (*On becoming a person: a therapist view of psychotherapy*, 1971), et non pas la philosophie du droit promue par C. Gilligan ou J. Tronto.

Le corps et l'émotion se retrouvent alors impliqués par cet étayage de la pratique méthodologique sur le modèle du *care*. Celui-ci met, en effet, l'accent sur le fait que le *care* n'est pas seulement une disposition du *caregiver*, mais une situation relationnelle installée et modifiée par des engagements agis entre *caregiver* et *care-receiver*, et réglée par des émotions. De sorte que corps et émotions vont être conçus comme des facilitateurs de l'interdiscursivité (Parr, 2001) et utilisés comme des opérateurs pour faire procéder la parole qui concourt à la fois à la production de savoirs spatiaux *situés* et à l'encapacitation subjective-identitaire. Ainsi, des chercheur.e.s (Aitken et Herman, 1997 ; Bondi, 1999, 2003 ; Bingley, 2002) vont, dans une perspective théorique, étayer l'entretien qualitatif sur les notions psychanalytiques d'empathie et d'identification ; d'autres, dans une orientation pratique, vont inscrire la relation de recherche dans des dispositifs réputés facilitateurs de la participation émotionnelle, notamment le *playing* de D. W. Winnicott ou sa clinique du gribouillage (*squiggle*¹²), le partage de situations de vie ou l'engagement artistique (Aitken, 2001 ; Cupples, 2002 ; Longhurst *et al.*, 2008 ; Bingley, 2003), jusqu'à en faire les moyens de recherches collaboratives et hybridées (Hawkins, 2011 ; Lloyd *et al.*, 2012 ; Mekdjian, 2016). En conséquence, comme l'écrit L. Bondi, il n'y pas seulement une « *politics of engaging with questions of emotions* » (2005b : 3), mais bien une politique du « *medium of emotion through which situated emotional geographies [are] produced* » (2005b : 9). Dans cet agenda méthodologique et sous ses différentes variantes, on observe comment le *care* (comme disposition et situation) fait de l'émotion de participation le moyen de l'accès aux significations attachées à la dimension spatiale des rapports d'identité ou des phénomènes identitaires. C'est bien la propriété doxastique de l'émotion qui est ici reconnue et intentionnellement recherchée – *i.e.* le fait que, à travers ce qui le touche du monde ou d'autrui, l'émotion ouvre le sujet qui la ressent à un monde de sens, l'informe sur la valeur, la croyance, la signification que les objets/événements exemplifient pour lui. Mais c'est aussi sa qualité dynamique ou réflexive : dans l'émotion, l'attention est dirigée vers un objet extérieur mais c'est sa réorientation vers le sujet qui la ressent qui permet à celui-ci d'accéder à des représentations à la première personne (subjectives).

Le régime linguistique ainsi défini reconnaît, d'une part, le rôle de l'émotion dans le fait de générer de la donnée de terrain, et confère, d'autre part, aux émotions le statut de « faits significatifs ». Par conséquent, la dimension émotionnelle de la méthode est ici double : dans un cadre méthodologique où la relation qualitative à l'autre vient soutenir l'énoncé du rapport au monde, les émotions deviennent des données empiriques susceptibles de constituer un fait d'observation et de faire l'objet d'une description/interprétation scientifique participant à la construction des *situated geographical knowledge* ou *lifeworlds* – objets de la géographie féministe.

Du problème de l'émotion au problème de l'inconscient : réfléchir tout le terrain de l'émotion en géographie qualitative

Trois conséquences de cette reconnaissance féministe de l'émotion doivent être énoncées à ce stade pour en souligner les limites. Premièrement, elle réduit les émotions à leur seule part verbalisée : le discursif (*narratives, narrative accounts, discursive representations*) reste le matériau par excellence du terrain qualitatif et le texte, la forme privilégiée de sa représentation. Ainsi, le non verbalisé/able est tenu hors du champ scientifique alors même

¹² Pratique graphique libre (sans finalité définie à l'avance) et partagée entre un enfant et son thérapeute qui, chacun à leur tour, font évoluer un dessin commun.

que le modèle du *care* en fait le principe de sa clinique. Deuxièmement, elle fonctionne sur une dissymétrie, car s'il s'agit de se saisir de la dimension dynamique (ou réflexive) de l'émotion pour la faire travailler à produire de la donnée significative c'est, en fin de compte, pour accéder à la base cognitive des seuls sujets-enquêtés (Crang, 2003). Les émotions des chercheur.e.s engagé.e.s dans l'expérience de terrain ne sont pas symétriquement considérées comme constitutives de la donnée produite en cette relation, et la manière dont les motifs subjectifs-identitaires qu'ils poursuivent affectent, à travers elles, le savoir ne se trouve pas investiguée ou réfléchi.

Turning to research that generates data by means of interpersonal interactions between researchers and research participants, I argue that emotions are integral to research relationships, and I draw attention to the wide range of emotions experienced by researchers in response to relationships. (Bondi, 2005a : 232)

Dépourvues au sens propre d'une dimension épistémique, ces émotions ne sont pas plus élaborées dans une perspective épistémologique, mais dans une visée exclusivement méthodologique. La prise en compte des émotions du sujet-enquêtant permet, le cas échéant, le développement d'une réflexion sur la dimension hédonique de son vécu de terrain, abordée en termes de pouvoir et de vulnérabilité (angoisse, culpabilité, honte, etc.) (Bondi, 2005a ; Sharp, 2005 ; McDowell, 2010). Cette réflexion est alors travaillée dans un sens éthique – en termes de contrôle des protocoles et de suspension de la normativité judiciaire, facilitateurs de l'installation d'un « *safe space* » (Bondi et Fewell, 2003) –, ou encore dans un sens clinique Bingley (2002) – la supervision psychanalytique devenant le modèle pratique pour prendre soin des sujets de l'enquête. Mais toute la *politics* de l'émotion n'est pas conduite ici, puisque cette réflexion sur l'émotion ne se fait pas réflexivité de l'émotion, c'est-à-dire opération d'objectivation des motifs identitaires que les émotions du sujet-enquêtant révèlent et que la situation relationnelle qu'il a installée par sa recherche lui permet de construire/consolider en son sein. Enfin, tout se passe comme si le « *doing gender* » (Sharp, 2005 : 308) via les outils méthodologiques du terrain qualitatif devait se passer en outre d'une approche réflexive des motifs inconscients que l'émotion pourrait révéler.

(...) and Gillian Rose (1997) have argued that many salient aspects of the positions of researcher and researched cannot be brought into conscious awareness, thwarting attempts to disclose them effectively, and rendering such efforts no more than vain attempts to claim fuller knowledge than is possible. (Bondi, 2003 : 66)

De fait, L. Bondi reprenant les arguments développés par G. Rose autour du risque encouru par les géographes féministes de substituer une « *goddess-trick* » à la « *god-trick* » de la science masculiniste, par le fait d'un exercice sans limite d'une méthode réflexive (« *transparent reflexivity* ») tendue vers la connaissance complète du « *self* », rejette explicitement une prise en charge par la méthode réflexive d'un inconscient du/de la chercheur.e qui serait au travail dans la situation méthodologique qualitative. Cette position interroge d'autant plus qu'elle émane d'une auteure formée à la psychanalyse du *care* et praticienne, et qu'elle concerne les tenants et aboutissants d'une méthodologie fondée sur les apports de la psychanalyse du *care*. Ainsi, le travail de déconstruction effectué par les féministes à l'endroit du rôle des émotions dans la construction du savoir masculiniste et des stratégies subjectives-identitaires inconscientes qu'elles révèlent, ne se trouve pas reconduit ici : si les géographes classiques ont neutralisé l'émotion, c'est l'inconscient, à l'œuvre dans les processus subjectifs-identitaires qui se jouent sur le terrain, que les géographes

féministes maintiennent hors du champ de l'examen réflexif.

Concernant le premier point, notons cependant, que les thématiques de l'*embodiment* et de l'émotion associées dans l'idée d'engagement ou de *performance*, vont progressivement s'émanciper du schème verbo-discursif, jusqu'à libérer l'idée d'un matériau de terrain infra-verbal, et interroger sa production et sa représentation scientifique (Delyser *et al.*, 2010) – c'est-à-dire jusqu'à imposer l'idée d'un régime haptique de savoir spatial se distinguant des régimes scopique et linguistique (Crang, 2003). Tandis que la question du travail inconscient de l'identité-subjektive du/de la chercheur.e dans ces situations méthodologiques relationnelles, si elle n'est pas saisie et travaillée, se trouve indirectement posée en termes de « *sense of self* » ou mieux de « *search for the self* » (Myers, 2001 ; Limb et Dwyer, 2001 ; Avis, 2002) – le terme de *self* étant directement emprunté au courant de la *selfpsychology* dont participe la psychanalyse du *care*.

A number of geographers have become captivated by the opportunities opened up to humanistic geographical inquiry by various modes of psychoanalysis (Bondi, 1999). I do not wish to sidestep these opportunities entirely, but I also do not want to make this essay entirely about what goes on in my head, (...) mainly because I hope I am a better storyteller than a psychoanalyst. Still, fieldwork for Western-trained academics is foremost a private, inner exploration. (Myers, 2001 : 193)

L'expression « *care of the self* » utilisée par J. Sharp (2005 : 307) pour évoquer la vulnérabilité du sujet-enquêtant et sa nécessaire prise en compte, qui associe les deux principales notions travaillées par la psychanalyse transitionnelle (en théorie et en clinique de l'identité-subjektive), n'évoque-t-elle pas un motif inconscient qui œuvrerait, pour le/la chercheur-e, au cœur du terrain qualitatif et qui tendrait à l'instaurer en une situation où se trouveraient transférées des problématiques subjectives-identitaires aux fins de leur rejeu et secondarisation. N'invite-t-elle pas à appréhender le savoir comme une élaboration de ces motifs, motifs actualisés sous condition de la dimension émotionnelle du terrain ?

Au delà de la reconnaissance de l'émotion, penser une esthétique haptique des savoirs spatiaux en géographie qualitative

Il y a, nous l'avons vu, une certaine logique au développement préférentiel de la géographie émotionnelle dans le champ de la géographie féministe, une logique non seulement factuelle – soit, la prise en charge d'une manière de se rapporter à l'espace historiquement associée aux femmes –, mais aussi épistémologique – l'émotion de participation fonctionnant d'un point de vue cognitif comme l'anti-mesure de la validation scientifique par distanciation dans le positivisme. Si la ruse objectiviste de la science masculiniste assure que soit tracée sur la censure du corps vécu et de l'émotion du sujet-enquêtant une ligne de démarcation entre des formes scientifiques et des formes non scientifiques du savoir spatial (perspective du discontinuisme épistémologique), en revanche la critique féministe du terrain de la science masculiniste d'une part, et l'approche relationnelle du terrain dans la science féministe d'autre part, replacent le corporel et l'émotionnel dans le champ de la production scientifique et, ce faisant, ramènent au premier plan de l'épistémologie disciplinaire la question du « régime esthétique » (Rancière, 2000) du savoir spatial. La question corpo-émotionnelle traverse désormais toute la géographie qualitative, c'est-à-dire la géographie qui a adopté les standards méthodologiques relationnels de la géographie

féministe (Limb et Dwyer, 2001 ; Delyser *et al.*, 2010). Sur ce point d'esthétique, une perspective épistémologique sur le savoir spatial, doublement continuiste, trouve à se déployer, à la fois à l'articulation des différents régimes identifiés (scopique, linguistique, haptique) et entre les différentes pratiques qui les fondent respectivement. C'est ce qui se joue notamment dans l'ouverture contemporaine d'un front de recherche au croisement des arts et des sciences de la spatialité et, sans surprise, à l'endroit des méthodologies (Driver *et al.*, 2002 ; Volvey, 2007, 2014b ; Hawkins, 2011 – voir aussi le développement des « *performance-based research* » et plus généralement des « *creative geographies* »). Car si les arts actuels, pris dans le « tournant spatial », ont fait évoluer leur projet créatif vers la production de savoir spatial (Volvey, 2014b), la géographie, quant à elle, s'ouvre progressivement à la question de la dimension esthétique du savoir qu'elle produit en ses dispositifs empiriques, tandis que ces deux disciplines se reconnaissent aujourd'hui comme fondées l'une et l'autre sur l'exercice d'une relationalité méthodologique (pour les arts, voir Bourriaud, 2001).

Le développement d'une telle perspective esthétique sur le savoir scientifique impose l'application d'un principe de symétrie¹³ à l'étude de l'émotion en géographie. Ce principe de symétrie doit alors pouvoir s'appliquer à l'ensemble de ce que les féministes ont mis en évidence à travers l'interprétation qu'elles/ils proposent des dimensions pratiques et expérientielles de l'épistémologie dite « masculiniste » : d'une part, du côté de l'esthétique, le rapport entre corps (l'être-au-monde charnel de chaque individu, doué de capacité motrice et de perceptive) et émotion (un phénomène mental dirigé vers des objets nominaux ou propositionnels, produit dans l'engagement du corps et ressenti dans le corps) ; d'autre part, du côté du savoir, le rôle de ce complexe esthétique dans la révélation d'un monde de significations et dans leur élaboration en des objets scientifiques ; enfin, du côté du sujet-enquêtant, le frayage du motif identitaire dans le projet cognitif et sa révélation par l'émotion. Ainsi, le corps et l'émotion sont-ils placés à l'origine d'opérations mentales par lesquelles le sujet-enquêtant se *situe* relationnellement dans le monde et trouve à *représenter* sa position subjective-identitaire dans les objets du savoir sur ce monde.

Our identities do not pre-exist our performances of them. (...) We are made through our research as much as we make our own knowledge (...). Thus the authority of the researcher can be problematized by rendering her agency as a performative effect of her relations with her researched others. She is situated, not by what she knows, but by what she uncertainly performs. (Rose, 1997 : 316)

Par conséquent, c'est désormais la question du frayage inconscient des motifs subjectifs-identitaires du sujet-enquêtant dans le savoir produit à travers le complexe esthétique haptique qui fonde la méthodologie du *care*, qui, n'ayant pas été prise en charge par l'épistémologie féministe, reste à élaborer. Je l'élabore, pour ma part, en termes de régime haptique de savoir spatial et l'articule aux autres régimes esthétiques précédemment identifiés, en prenant au sérieux la psychanalyse du *care* jusqu'à la retourner en outil théorique de cette élaboration. Il s'agit désormais de prendre la mesure épistémologique de ce que la reconstruction de la méthodologie de terrain sur le modèle du *care* a fait au savoir géographique et de mettre en évidence les contradictions métathéoriques de la géographie émotionnelle.

¹³ Soit l'application à l'activité de recherche des géographes des mêmes questionnements, outils théoriques et méthodologiques que ceux qu'ils/elles mobilisent pour travailler sur les pratiques de leurs sujets de recherche.

Le coup de force de la géographie émotionnelle : enrôler la psychanalyse du care dans l'agenda politique du féminisme

Le coup de force de la géographie féministe est de placer la théorie psychanalytique du *care* dans la perspective de l'*agenda* politique des études féministes ou, pour le dire autrement, d'affirmer qu'il y est possible de conduire une *politics* du « *medium of emotion through which situated emotional geographies [are] produced* » (Bondi, 2005b : 9), dans le cadre de la réforme du terrain par le *care*. Ce faisant, la géographie féministe enrôle le *care* dans une voie dénoncée par ses théoriciens français (par ex., Roussillon, 1999). C'est-à-dire qu'elle ne la considère pas comme une matrice alternative au freudo-lacanisme, appliquée à l'élaboration théorique de la question de l'identité-subjective sur son versant narcissique et à la prise en charge clinique des souffrances contemporaines dites narcissiques-identitaires. Au contraire, elle la traite comme un simple ensemble d'ajouts conceptuels à la théorie freudo-lacanienne de l'identité-sociale et d'aménagements techniques à la cure par la parole (Bondi, 1999, 2003 ; Bingley, 2003 ; Avis, 2002).

Cette *politics* de l'identité-subjective est clairement énoncée par L. Bondi, une auteure éminente des courants de la géographie féministe (Bondi et Domosh, 1992) et de l'*emotional geography* (Davidson *et al.*, 2005)¹⁴. Cette position l'amène à instaurer deux lignes de démarcation très fortes entre d'une part (Bondi, 1999), le champ théorique lacanien (qui lui sert à instruire la politique de l'identité de la géographie féministe) et le champ clinico-méthodologique du *care* (qui lui sert à instruire la méthodologie qualitative relationnelle), et d'autre part (Bondi, 2003), le projet épistémique de la géographie féministe émotionnelle (à l'extérieur duquel elle tient le travail de l'inconscient et son examen – cf. supra) et la visée thérapeutique de la psychanalyse du *care* (hors de laquelle elle tient la production de savoir théorisé sur l'identité). En conséquence, chez L. Bondi, et au-delà pour l'ensemble des qualitatistes, ce qui se passe dans la situation de terrain qualitative participe de la construction des identités-sociales (de genre, de sexe, de race, etc.) et, partant, de la problématique épistémologique de la *situatedness of knowledge*. Ces démarcations créent une contradiction métathéorique qui reste un impensé de la géographie féministe et émotionnelle, et, partant, elles sont, à mon sens, responsables de la difficulté de la géographie qualitative à mobiliser l'appareil théorique du *care* pour réfléchir pleinement – c'est-à-dire dans l'articulation des trois séries d'éléments énoncées ci-dessus –, aux conséquences épistémologiques de leurs avancées méthodologiques : soit, la question de l'esthétique des savoirs spatiaux et, dans ce cadre, la part d'un régime haptique de savoir spatial. En effet, comment les phénomènes identitaires qui ont lieu dans le processus relationnel du terrain qualitatif fondé sur la clinique du *care* pourraient-ils être hétérogènes aux faits élaborés en une conception de l'identité-subjective alternative au lacanisme par la métapsychologie du *care* ?

¹⁴ Dans la géographie féministe et émotionnelle, L. Bondi a notamment pris en charge la question méthodologique. Elle a appuyé ses réflexions sur de multiples références aux théories psychothérapeutiques du *care* auxquelles elle a été formée en tant que thérapeute.

A propos de la théorie du care : identité-narcissique, transfert de situation, espace et figuration

L'ensemble de ces enjeux et questions nous invite à revenir sur la problématique subjective-identitaire inconsciente du terrain qualitatif, à la saisir à l'endroit des émotions et du corps, pour l'élaborer en régime esthétique de savoir spatial, mais requiert un cadre théorique. J'ai proposé que ce cadre soit trouvé dans la psychanalyse transitionnelle même, une psychanalyse transitionnelle prise au sérieux quant à ses élaborations théoriques et retournée en instrument d'analyse de ce qui se passe pour le sujet-enquêtant sur le terrain qualitatif.

De fait, la différence entre psychanalyse lacanienne et psychanalyse transitionnelle joue en profondeur autour de la définition de l'identité-subjective. La transitionalité théorise une définition relationnelle du sujet, d'inspiration phénoménologique et existentielle, définition qui ne passe ni par le rapport à la fonction paternelle (mais par la relation avec des *caregiver* concrets) ni par le langage (mais par le corps et l'émotion), qui, n'absolutisant pas le sujet individuel, permet d'appréhender les processus subjectifs infra-verbaux à l'œuvre dans les faire avec des situations relationnelles données, notamment dans les faire avec leurs dimensions spatiales. Ce corps de doctrine alternatif au lacanisme propose une autre anthropologie psychanalytique fondée sur le modèle du *care* (par opposition au modèle freudo-lacanien du rêve). Il donne lieu à des définitions alternatives de l'identité-subjective (narcissique et non pas sociale), de la souffrance psychique (souffrance narcissique-identitaire et non pas psychose), de l'inconscient (le non ou le mal advenu symbolique des éprouvés relationnels *caregiver/care-receiver* et non pas le refoulé de représentations ou de conflits intrapsychiques déjà symbolisés) et du transfert (actualisation de motifs inconscients sur des situations relationnelles et non des objets). La définition narcissique de l'identité-subjective se situe du côté d'une définition égoïque de la subjectivité – dans laquelle *je* et *moi* sont mis en équation et travaillés dans leurs dimensions conscientes et inconscientes, et complétés d'une dimension narcissique, le *self*. Ceux-ci forment une entité indépendante et constante, donnée dans l'expérience, connue de manière réflexive et discursive, et placée au fondement de la conscience et de la revendication de soi (pour plus de détails sur cette opposition, voir Volvey et Calbérac, 2014). L'histoire des étiologies psychiques présentée par ces auteur.e.s signale la prévalence aujourd'hui des souffrances narcissiques-identitaires, jusqu'à en faire une pathologie dominante de nos sociétés occidentales contemporaines. Cette anthropologie psychanalytique met au cœur de son travail théorique (métapsychologique et clinique) une attention portée au corps et aux émotions, notamment à travers le rôle essentiel du toucher et de l'empathie dans les relations de *care* (Kaës, 1997). Comme je l'ai déjà montré dans plusieurs textes (Volvey, 2004, 2012, 2014a), deux faits saillants nous intéressent ici : 1) la spatialité du dispositif du *care* et de ce qui s'y passe (contact/séparation) par le fait d'engagements corporels réglés par des phénomènes émotionnels, est essentielle au développement des processus d'individuation et de subjectivation-identitaire, 2) qui, pour leur part, privilégient une voie figurative d'élaboration symbolique.

Tout se joue, à tout moment, entre le corps et l'espace, et il n'y a pas de vie mentale qui ne soit l'échange entre les deux, au travers d'un système de relations (...). (Haag, 1991 : 73)

Comme l'écrit G. Haag, la dimension spatiale est, en effet, sous-jacente à la métathéorie et à la clinique transitionnelles dans leur ensemble, bien qu'elle ait été peu élaborée par ce courant. Pour Winnicott (2005 [1971] : 140) le « *transitional space* », concept clé de son

dispositif théorique, n'est-il pas « *the place where we live* » ? Pour ce courant psychanalytique, qui analyse précisément ce qui se passe et se joue au sein de la dyade *caregiver/care-receiver*, la séparation par laquelle advient la distance physique entre les corps formant la dyade, est le problème vécu où s'originent les processus d'individuation, de subjectivation et de construction identitaire, tandis que la créativité transitionnelle est un processus de gestion psychique de la distance physique. Deux références théoriques principales permettent de penser cette dimension spatiale à partir d'un triangle notionnel qui associe pulsion, émotion, agir. D. W. Winnicott (2005 [1971]) met l'accent sur l'importance de l'agir dans l'approche relationnelle qu'il promeut contre M. Klein : il réfléchit le *care* comme une situation formée par l'agencement de corps, qui évolue spatialement (de la coprésence fusionnelle, dite « position anaclitique », à la séparation, dite « position culturelle », via « l'espace transitionnel ») sous l'effet d'agir en interaction¹⁵ – appelés « entre-je(u) » par R. Roussillon (1995). Les phénomènes transitionnels correspondent, pour le nourrisson, à cet état de découplage de l'expérience vécue de séparation à un niveau sensori-moteur et émotionnel, et de la représentation d'union avec l'environnement à un niveau psychico-imaginaire. D. Anzieu (1995), quant à lui, s'intéresse aux dimensions pulsionnelle et émotionnelle qui règlent l'agir et l'élaboration symbolique, enrichissant donc la théorie de la relationalité de phénomènes conatifs, cognitifs et doxastiques. La « pulsion d'attachement » pousse le nourrisson à agir – l'agir étant un moyen de réalisation de l'ajustement du monde à ses « besoins de moi » (notamment, la réduction de la distance physique qui le sépare des *caregivers*) –, et l'émotion, à travers ses propriétés hédoniques (angoisse, apaisement, etc.), règle cet agir. La pulsion est aussi le moteur de la transposition au niveau psychique des contenus émotionnels associés aux expériences physiques de contact et de séparation. Le toucher et l'empathie, du fait de leur réflexivité, soutiennent le processus de subjectivation-identitaire qui trouve à s'étayer d'abord sur l'environnement maternant puis, dans un mouvement (auto)réflexif, sur le corps même du nourrisson. Ainsi, chez les personnalités dites « narcissiques », la défaillance de la construction subjective-identitaire renvoie à l'échec ou à l'inaboutissement de la gestion créative du problème de la distance physique entre les corps (*caregiver/care-receiver*) du fait du dys- ou du mal-fonctionnement de la situation du *care*, fonctionnement éprouvé à travers des actes et des émotions.

Dans cette perspective, l'inconscient est constitué de traces corpo-émotionnelles précoces non ou mal symbolisées parce que les émotions auxquelles elles correspondent ont été éprouvées dans une situation relationnelle où la secondarisation de leur contenu cognitif en contenu doxastique s'est avérée impossible ou défaillante : le dysfonctionnement de la relation d'entre-je(u) (*caregiver/care-receiver*) a fait entrave à la transformation créative des données émotionnelles en un monde de significations pertinentes, adaptées/ables, souples, etc. Ainsi, en l'absence de secondarisation, la souffrance psychique n'est pas le produit d'une structure symbolique qui, habitant le sujet, l'aliène ou le clive, mais le produit d'un manque de symbolisation subjective-identitaire. Le transfert devient alors, selon R. Roussillon (1995), transfert d'une situation relationnelle originaire, historique, sur une situation relationnelle actuelle, celle-ci étant inconsciemment trouvée/créée par le sujet pour rejouer les ratés de la symbolisation identitaire-narcissique. Ce « transfert de

¹⁵ « *Playing is doing* » écrit Winnicott (2005 [1971] : 55) à propos des « faire » du *care-receiver*, tandis que ceux des *caregivers* sont le *holding* (soutien), le *handling* (manipulations) et l'*object presenting* (présentation de l'objet).

situation » installe un « scénario » relationnel spatialisé par lequel la personnalité narcissique, via un engagement corporel et émotionnel qui fait symptôme autant qu'il se fait moyen, tente de faire reconnaître sa souffrance/défaillance narcissique et advenir le non/mal advenu de la symbolisation subjective-identitaire ou simplement de la reconfirmer. Que ce soit dans la cure analytique ou bien dans d'autres situations – que Winnicott a appelé « culturelles » –, ce transfert fonctionne sur le principe du *holding*, c'est-à-dire sur la capacité de l'environnement de transfert à soutenir ce processus (Kaës *et al.*, 1997), moins par le toucher tactile cette fois que par l'empathie¹⁶.

Depuis D. W. Winnicott et M. Milner (1998, 1999), la psychanalyse transitionnelle insiste sur la dimension figurative (et non verbale) de la créativité psychique appliquée à la gestion du problème de la distance physique. Cette approche de la créativité fait la promotion d'une pensée de la figuration comme trace (d'états subjectifs corpo-émotionnels associés à une situation relationnelle) associée à un agir graphique, et non pas comme représentation (de conflits ou de structures intrapsychiques refoulés) associée donc à une intention de représenter. Au niveau métapsychologique, les données haptiques pré-verbales élaborées au niveau psychique adoptent un mode figuratif, c'est-à-dire un mode spatial d'élaboration – par opposition au mode séquentiel du langage verbal –, appelé « psychisation ». Chez D. Anzieu (1995), la surface cutanée (touchée/touchante) fournit le modèle biologique de la primo-représentation du moi (le « moi-peau ») et de ses fonctions (contenance, limite, interface, etc.) – le « Moi-peau » est une « image-sensation » du corps. L'ensemble du processus de figuration constitutif du Moi-peau s'apparente à un processus de lever topographique – sorte de somatopographie –, et à une conversion de type cartographique de ces données haptiques – sorte de somacartographie. Tandis que dans le champ de la clinique, abandonnant le modèle freudien de la cure fondé sur le rêve – modèle qui a contribué à désactiver le corps (analysant/analyste) et à lier exclusivement le sort de la psychanalyse au langage (*talking cure*) –, en faveur d'un modèle de la cure fondé sur le *care*, ces auteur.e.s mobilisent notamment les actes de figuration (dessin, modelage) dans des cures centrées sur « l'activité psychique imageante » (Tisseron, 1995). Cette relance de la créativité par la figuration n'est pas solipsiste mais bien relationnelle, et se distingue ainsi de dispositifs apparemment comparables proposés par M. Klein ou F. Dolto. Dans les textes de M. Milner et de S. Tisseron, la réponse du matériau-support (la feuille de dessin, la pâte à modeler) dont les qualités sont trouvées et animées par le mouvement de la main qui dessine ou pétrit, est essentielle au développement du processus de psychisation. C'est ce qu'énonce l'idée de *pliable medium*¹⁷ que propose M. Milner (1998) : soit un support malléable dont les qualités, en particulier l'impressibilité, permettent d'une part, l'échoïsation des ressentis du sujet et répondent d'autre part, au besoin du sujet non seulement de l'utiliser, mais d'y laisser une trace dans le mouvement de séparation d'avec lui, sans peur de représailles. L'activité de figuration dans la cure, mais aussi dans tout type de transfert de situation, relève ainsi de la problématique du scénario relationnel spatialisé.

¹⁶ On retrouve-là le concept de « *supportive atmosphere* » installé en méthodologie qualitative par les féministes.

¹⁷ Expression traduite par « objet malléable » en français.

Perspectives : Vers un régime haptique de savoir spatial fondé sur la relationalité comme moyen, l'émotion comme donnée, l'identité-narcissique comme motif

Ces éléments d'une alternative conceptuelle de l'identité-subjective, de l'inconscient, de la souffrance psychique et du transfert, et ces élaborations tant métapsychologiques que cliniques autour de la spatialité et de la symbolisation par voie figurative, peuvent être utilisés pour penser la question de la production, de l'élaboration et de la représentation par le sujet-enquêtant des données corpo-émotionnelles issues du terrain qualitatif, et, partant, pour venir soutenir la définition d'un régime haptique du savoir spatial qui prenne en compte un enjeu subjectif-identitaire inconscient. Ils permettent notamment de prendre en charge la part infra-verbale des données de terrain associées à des émotions ressenties par les sujets co-engagés par le truchement d'un projet épistémique de type scientifique, dans des situations relationnelles. De montrer la manière dont un complexe esthétique fondé sur le toucher (tactile, mais surtout émotionnel) permet au sujet-enquêtant d'appréhender le monde d'une manière phénoménologiquement saillante, d'accéder à un monde de significations identitaires et d'élaborer cet état cognitif en un objet de savoir disciplinaire. D'insister sur l'importance des faits d'élaboration par voie de figuration dans la discipline, et spécifiquement sur ce qui se joue dans certains dispositifs de *playing* ou artistiques (Bingley, 2003). Pris au sérieux, ils permettent donc de penser, au-delà d'une seule dimension éthique, la question du rapport inconscient entre *self* (ou identité-narcissique), terrain qualitatif et savoir spatial. Car, dans la perspective ouverte par la notion de « transfert de situation », le terrain qualitatif comme « scénario relationnel spatialisé » devient non seulement condition pour éprouver le « *sense of self* » qui s'y est frayé, mais aussi bien condition de possibilité d'un « *search/care of the self* ».

Actuellement plus de la moitié de la clientèle psychanalytique est constituée par ce qu'on appelle des états limites et/ou des personnalités narcissiques (...). Ainsi, une tâche urgente, psychologiquement et socialement, me semble-t-elle être celle de reconstruire les limites, de se redonner des frontières, de se reconnaître des territoires habitables et vivables – limites, frontières à la fois qui instituent des différences et qui permettent des échanges entre les régions (du psychisme, du savoir, de la société, de l'humanité) ainsi délimitées. (Anzieu, 1995 : 28-30)

Restent à penser, avec la transitionnalité, le type d'objet spatial correspondant au terrain qualitatif et au motif identitaire qui s'y déploie, ainsi que l'articulation des régimes esthétiques entre eux. Notons à ce sujet, que la spatialité de la transitionnalité est suffisamment prégnante pour qu'Anzieu (1995) définisse les pathologies narcissiques-identitaires en termes de manque de limites ou frontières et de territoires habitables. Il me semble que *l'habiter*, par sa manière d'inscrire l'approche pragmatique dans un concept issu de la phénoménologie (Stock, 2015), constitue l'objet scientifique contemporain de la géographie le plus apte à conceptualiser les phénomènes transitionnels qui se jouent sur le terrain qualitatif. Par cet objet de la géographie contemporaine, il est en effet rendu possible 1) de penser ensemble, et non pas dans un rapport d'extériorité, l'espace et la pratique, 2) de faire de la *performance* (avec ses dimensions corporelles et émotionnelles) l'opérateur de ce rapport, 3) de qualifier le motif identitaire qui lui est associé, et, enfin, 4) de voir dans l'agencement spatial son régime de concrétisation.

En revanche, ces éléments et élaborations contredisent clairement l'effort théorique produit par la géographie féministe, notamment émotionnelle, pour instaurer les méthodologies relationnelles fondées sur le modèle psychanalytique du *care* en moyen d'une *politics*

disciplinaire et en condition d'un régime linguistique de savoir spatial. En effet, ce programme politico-scientifique, qui est donc en contradiction métathéorique avec la psychanalyse du *care* qu'elle prend pour matrice de sa réforme méthodologique, n'a été étayé ni par un travail d'objectivation des motifs inconscients de l'identité-subjective à l'œuvre dans la production de savoir spatial en terrain qualitatif (ou relationnel), ni par une reconnaissance pleine et par une lecture conséquente du paradigme psychanalytique en question, ni enfin par un travail réflexif sur les conditions de possibilité de son pontage avec les fondements de cette autre anthropologie psychanalytique. La théorie transitionnelle nous donne cependant les moyens de penser cette articulation, l'hapticité renvoyant aux états précoces (infra-verbaux) de la symbolisation et de la subjectivation-identitaire, tandis que l'accès à la symbolisation associée au scopique et au verbal apporte d'autres dimensions à la construction identitaire, en intégrant la question des *institutions* ou du *tiers* qui sont au cœur d'une pensée sociale de l'identité comme sujétion. Les réflexions menées par R. Kaës (2007) en épistémologie de la psychanalyse travaillent l'articulation de ces dimensions en réintroduisant l'étude des rapports groupe/sujet dans la psychanalyse transitionnelle, autour de l'idée d'intersubjectivité groupale et de sa conceptualisation en « appareil psychique groupal » et « alliances inconscientes ». Elles peuvent alors servir d'outil théorique pour une articulation de ces différents régimes de savoir spatial.

Bibliographie

- ANDERSON K., SMITH J. S. (2001) « Emotional geographies » (editorial), *Transactions of the Institute of British Geographers*, 26: 1, pp. 7-10.
- AITKEN S.C. (2001) « Shared lives: interviewing couples, playing with their children », in M. LIMB M., DWYER C. (éd.) (2001) *Qualitative Methodologies for Geographers*, Londres, Arnold, pp. 73-86.
- AITKEN S.C. et HERMAN T. (1997) « Gender, Power and Crib Geography: transitional spaces and potential places », *Gender, Place and Culture: a Journal of Feminist Geography*, 4: 1, pp. 63-88.
- ANZIEU D. (1995) *Le Moi-peau*, Paris, Dunod.
- AVIS H. (2002) « Whose voice is that ? Making space for subjectivities in interviews », in Bondi L. et al., *Subjectivities, knowledges, and feminist geographies. The subjects and ethics of social research*, Oxford, Rowman et Littlefield, pp. 191-207.
- BINGLEY A. (2002) « Research Ethics in Practice », in L. Bondi et al., *Subjectivities, Knowledges, and Feminist Geographies. The Subjects and Ethics of Social Research*, Oxford, Rowman and Littlefield, pp. 208-222.
- BINGLEY A. (2003) « In here and out there: sensations between Self and landscape », *Social and Cultural Geography*, 4: 3, pp. 329-345.
- BONDI L. (1999) « Stages on Journeys : Some remarks about Human geography and Psychotherapeutic Practice », *The Professional Geographer*, 51: 1, pp. 11-24.
- BONDI L. (2003) « Empathy and identification : Conceptual resources for feminist fieldwork », in *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies* [En ligne], 2: 1, <http://ojs.unbc.ca/index.php/acme/article/view/708>.
- BONDI L. (2005a) « The place of emotions in research : from partitioning emotion and reason to the emotional dynamics of research relationships », in J. Davidson et al. (ed.), *Emotional geographies*, Burlington VT et Aldershot, Ashgate, pp. 231-246.

- BONDI L. (2005b) « Making connections and thinking through emotions : between geography and psychotherapy », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 30: 4, pp. 433-448.
- BONDI L., DOMOSH, M. (1992) « other figures in other places : on feminism, postmodernism and geography », *Environment and Planning D : Society and Space*, 10: 2, pp. 199-213.
- BONDI L. et al. (2002) *Subjectivities, knowledges, and feminist geographies*, Oxford, Rowman and Littlefield.
- BONDI L., FEWELL J. (2003) « 'Unlocking the cage door' : the spatiality of counselling », *Social and Cultural Geography*, 4: 4, pp. 527-547.
- BOURRIAUD N. (2001) *Esthétique relationnelle*, Paris, Les presses du réel.
- CRANG M. (2003) « Qualitative methods: touchy, feely, look-see? », *Progress in Human Geography*, 27: 4, pp. 494-504.
- CUPPLES J. (2002) « The field as a landscape of desire : sex and sexuality in geographical fieldwork », *Area*, 34 : 4, pp. 382-390.
- DAVIDSON J. (2003) *Phobic geography : the phenomenology and spatiality of identity*, Burlington VT et Aldershot, Ashgate.
- DAVIDSON J., MILLIGAN Ch. (2004) « Embodying Emotion, Sensing Space: introducing emotional geographies », *Social and Cultural Geography*, 5: 4, pp. 523-532.
- DAVIDSON J., BONDI L. et SMITH M. (2005) *Emotional Geographies*, Burlington VT et Aldershot, Ashgate.
- DELYSER D. et al. (2010) « Introduction : Engaging qualitative geography », in Delyser et al. (ed.), *The Sage Handbook of Qualitative Geography*, Londres, Sage, pp. 1-17.
- DEONNA J., TERONI F. (2008) *Qu'est-ce qu'une émotion ?*, Paris, Vrin.
- DRIVER F. et al. (2002) *Landing. Eight collaborative projects between artists + geographers*, Catalogue de l'exposition *Landing*, Department of Geography, Royal Holloway, University of London, 20 juin-27 juillet 2002.
- DUNCAN N. (1996) « Introduction. (Re)placings », in Duncan N. (éd.), *Body Space. Destabilizing geographies of gender and sexuality*, Londres et New York, Routledge, pp. 1-10.
- HAAG G. (1991) « Nature de quelques identifications dans l'image du corps. Hypothèses », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 10, pp. 73-91.
- HAWKINS H. (2011) « Dialogues and Doings: Sketching the Relationships Between Geography and Art », *Geography Compass*, 5: 7, pp. 464-478.
- KAËS R. et al. (1997) *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod.
- KAËS R. (2007) *Un singulier pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe*, Paris, Dunod.
- LIMB. M., DWYER C. (2001) « Introduction : doing qualitative research un geography », in Limb et Dwyer (éd.), *Qualitative methodologies for geographers. Issues and Debates*, Londres, Arnold, pp. 1-20.
- LONGHURST R. et al. (2008) « Using 'the body' as 'instrument of research': Kimch'i and pavlova », *Area*, 40: 2, pp. 208-217.
- LLOYD K. et al. (2012) « Weaving lives together: collaborative fieldwork in North East Arnhem Land, Australia », *Annales de Géographie*, 687-688: 5, pp. 513-524.
- MEKDJIAN S. (2016) « Les récits migratoires sont-ils encore possibles dans le domaine des Refugee Studies ? Analyse critique et expérimentation de cartographies créatives », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, <http://ojs.unbc.ca/index.php/acme/article/view/1211>.
- MILNER M. (1999 [1950]) *Rêver, peindre. L'inconscient et la peinture*, Paris, PUF.

- MCCORMACK D. P. (2008) « Geographies for Moving Bodies: Thinking, Dancing, Spaces », *Geography Compass*, 2: 6, pp. 1822-1836.
- MCDOWELL L. (2010) « Interviewing: Fear and liking in the field », in Delyser et al. (ed.), *The Sage Handbook of Qualitative Geography*, Londres, Sage, pp. 156-171.
- MYERS A. G. (2001) « Protecting privacy in foreign fields », *The Geographical Review*, 91: 1-2, pp. 192-200.
- NAST H. J. (1994), « Women in the field: Critical Feminist Methodologies and Theoretical perspectives: Opening Remarks on 'Women in the Field' », *The Professional Geographer*, 46: 1, pp. 54-66.
- NAST H. J., KABOAYASHI A. (1996) « Re-corporealizing vision », in N. Duncan (éd.), *Body Space. Destabilizing geographies of gender and sexuality*, Londres et New York, Routledge, pp. 75-93.
- PARR H. (2001) « Feeling, Reading and Making Bodies in Space », *The Geographical Review*, 91: 1-2, pp. 158-67.
- PATERSON M. (2009) « Haptic geographies: ethnography, haptic knowledges and sensuous dispositions », *Progress in Human Geography*, 33: 6, pp. 766-88.
- PATERSON M., DODGE M. (éd.) (2012) *Touching Space, Placing Touch*, Farnham, Ashgate.
- RANCIERE J. (2000) *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La fabrique.
- ROSE G. (1993) *Feminism and Geography. The limits of geographical knowledge*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- ROSE G. (1997) « Situating knowledge: positionality, reflexivity and other tactics », *Progress in Human Geography*, 21: 3, pp. 305-320.
- ROUSSILLON R. (1995) *Logiques et archéologiques du cadre psychanalytique*, Paris, PUF.
- ROUSSILLON R. (1999) « Actualité de Winnicott », in A. Clancier et J. Kalmanovitch (éd.), *Le paradoxe de Winnicott*, Paris, In press, pp. 9-26.
- SHARP J. (2005) « Geography and gender: feminist methodologies in collaboration and in the field », *Progress in Human Geography*, 29: 3, pp. 304-309.
- STOCK M. (2015) « Habiter comme 'faire avec l'espace'. Réflexions à partir des théories de la pratique », *Annales de géographie*, 4 : 704, pp. 424-441.
- THRIFT N. (2007) *Non-Representational Theory*, Londres et New York, Routledge.
- TISSERON S. (1995) *Psychanalyse de l'image*, Paris, Dunod.
- VOLVEY A. (2014a) « Le corps du chercheur et la question esthétique dans la science géographique », *L'information géographique*, 31: 1, pp. 92-117.
- VOLVEY A. (2014b) « Entre l'art et la géographie, une question (d')esthétique », *Belgeo* [en ligne], 3, <https://belgeo.revues.org/13258>.
- VOLVEY A. (2012) « Fieldwork: how to get in(to) touch. Towards a haptic regime of knowledge in geography », in M. Paterson et M. Dodge (éd.), *Touching Space, Placing Touch*, Farnham, Ashgate, pp. 103-130.
- VOLVEY A. (2007) « Land Arts. Les fabriques spatiales de l'art contemporain », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, 33: 129-130, pp. 3-25.
- VOLVEY A. (2004) « 'Übergänglichkeit' : ein neuer Ansatz für die Epistemologie der Geographie », *Geographische Zeitschrift*, 92: 3, pp. 170-184.
- VOLVEY A., CALBERAC Y. (2014) « 'Chose obscure avant qu'on la dise'. Une lecture égo-géographique de La pensée paysagère d'Augustin Berque », *Géographie et cultures*, numéro thématique : J'égo-géographie..., Y. Calbérac et A. Volvey (éd.), 89-90, pp. 151-197.

VOLVEY A. et al. (2012) « Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique », *Annales de Géographie*, numéro thématique : Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique, A. Volvey, Y. Calbérac et M. Houssay-Holzschuch (éd.), 687-688 : 5, pp. 441-459.

WINNICOTT D.W. (2005 [1971]) *Playing and Reality*, Londres et New York, Routledge.